

FABRICE GOLDSTEIN, ANTOINE REIN ET THOMAS LANGMANN PRÉSENTENT

AVANT, ELLES ÉTAIENT CAISSIÈRES



les Reines DU RING

Marilou
BERRY



Nathalie
BAYE



André
DUSSOLLIER



Audrey
FLEUROT



Corinne
MASIERO



Avec la participation de
Isabelle
NANTY

un film de Jean-Marc RUDNICKI

FABRICE GOLDSTEIN, ANTOINE REIN ET THOMAS LANGMANN PRÉSENTENT

les REINES DU RING

Un film de
JEAN-MARC RUDNICKI

Avec
**MARILOU BERRY, NATHALIE BAYE, ANDRÉ DUSOLLIER,
AUDREY FLEUROT, CORINNE MASIERO et ISABELLE NANTY**

Durée : 1H37

★ **SORTIE : MERCREDI 3 JUILLET 2013** ★

DISTRIBUTION
WARNER BROS. FRANCE
115-123, avenue Charles de Gaulle
92525 Neuilly-sur-Seine
01 72 25 00 00

RELATIONS PRESSE
DOMINIQUE SEGALL COMMUNICATIONS
Dominique Segall - dominiquesgall@gmail.com
Mathias Lasserre - mathiaslasserre@gmail.com - 06 61 72 28 04
Antoine Dordet - antoinedordet@gmail.com





SYNOPSIS

Rose, 30 ans, n'a qu'une idée en tête : renouer avec Mickaël, son fils de 11 ans dont elle a été séparée pendant plusieurs années.

Lorsqu'elle découvre la passion de Mickaël,

Rose pense avoir trouvé le moyen de briser la glace : elle va monter une équipe de catch avec ses trois collègues caissières.



ENTRETIEN AVEC JEAN-MARC RUDNICKI

Quelle est l'origine des Reines du ring ?

Au départ, ce sont trois scénaristes, Hélène Le Gall, Marie Pavlenko et Manon Dillys, qui m'ont proposé le projet pour que je le réalise. J'ai été très enthousiaste et j'ai donc fait lire le synopsis à mes producteurs Antoine Rein et Fabrice Goldstein : en quinze jours à peine, ils ont accepté de signer une convention de développement. Mais au bout d'un an, comme on souhaitait donner une orientation nouvelle au scénario, j'ai repris l'écriture du projet avec Clément Michel et, en l'espace de quatre mois, on a réécrit les dialogues...

...qui sont particulièrement percutants !

Clément travaillait comme un sparring partner avec moi : il me donnait des idées de vannes et de dialogues, que je reprenais ou pas, et on a noué une complicité immédiate. J'adore les comédies mêlant les gags cartooniques et le nonsense absurde à l'anglaise. Il fallait qu'on se fasse rire nous-mêmes : dans ces cas-là, on savait que cela fonctionnait. Le plus difficile en la matière, ce n'est pas tant de trouver des mots d'auteur que des répliques réalistes qui reflètent l'air du temps.

Ce n'était pas trop frustrant de partir d'un projet que vous n'aviez pas initié ?

J'ai aimé l'histoire et j'avais envie de la réaliser. Je voulais faire un film «pop», dont on sort avec un grand sourire aux lèvres, un «feel-good movie» qui suscite le rêve et le fantasme ! Je me suis donc réapproprié ce qui était, dans un premier temps, un film de commande et qui est devenu un projet personnel.

Qu'est-ce qui vous a touché dans cette histoire ?

D'abord, la trajectoire de Rose (Marilou Berry), cette mère qui sort de prison et qui se met au catch pour reconquérir son fils. Plus généralement, j'ai aimé le parcours de ces

quatre caissières de supermarché qui, en s'initiant toutes au catch, vont réussir à changer leur vie. Mais avant tout, je voulais qu'on croie à ce quatuor de personnages : le catch permet aux protagonistes de se révéler à elles-mêmes et de s'inventer d'autres identités. Car il y a aussi chez les catcheurs le plaisir simple de l'enfance consistant à s'imaginer un personnage : le ring, c'est comme une scène de théâtre où on joue un rôle.

Quelle était votre proximité avec l'univers du catch ?

Je suis du Nord, berceau du catch en France, et cela m'a donc renvoyé à des souvenirs d'enfance : mes parents regardaient des spectacles de catch à la télé et ils m'ont raconté leurs souvenirs. Ceci dit, je n'avais jamais moi-même assisté à un match et j'avais quelques préjugés sur cette discipline. Mais en m'immergeant dans cet univers et en allant à des galas de catch, je me suis rendu compte que c'était un vrai spectacle sportif nécessitant une grande technicité. Ce que j'apprécie, c'est le jargon qui s'est développé à partir du catch et les personnages de légende qui se sont créés autour de certains catcheurs. Au fond, c'est un univers de super-héros populaires qui nous ramène à une dimension de comédie sociale à l'anglaise. Cela m'a aussi inspiré les surnoms de mes super-héroïnes, comme «Calamity Jess», «Wonder Colette» ou «Rosa Croft» : la plupart du temps, les catcheurs se réapproprient des noms de personnages qui existent, en les détournant.

Avez-vous rencontré des catcheurs ?

Oui, et leur univers m'a fasciné. Ce sont souvent des gens qui font du catch par passion, mais qui n'en vivent pas, et qui ont donc un autre métier : certains sont ouvriers, d'autres, comme notre coach, est aussi cascadeur. Et même s'ils participent à des galas, ils sont généralement mal payés. Pour autant, ils doivent s'entraîner régulièrement car il s'agit d'une discipline très exigeante.



Comment avez-vous imaginé les quatre héroïnes ?

Colette est une femme de 50 ans, qui a trois enfants et qui se trouve à un moment difficile de sa vie puisque son mari l’a trompée : elle pense que c’est l’arrivée du petit dernier qui a détruit leur couple. Du coup, elle se dit qu’en faisant du catch, elle va pouvoir ranimer le désir chez son mari.

À 16-17 ans, Jessica était une ado mal dans sa peau : elle avait 20 kg de plus, de grosses lunettes et des bagues aux dents. Quand elle est devenue une vraie femme, elle s’est affinée et elle a eu besoin de rattraper le temps perdu avec les garçons : en collectionnant les aventures, elle a eu l’impression de se rassurer sur sa féminité. C’est une femme qui, pour la première fois de sa vie, va tomber amoureuse et fendre enfin la carapace.

Viviane, alias la Bouchère de Béthune, est une ado de 45 ans qui n’est toujours pas sortie de la période gothique ! Bouchère et fille de charcutiers, elle est franche du collier avec son entourage. Alors qu’elle pense être perçue comme quelqu’un de méchant, elle va tenter de devenir une «gentille» à travers le catch. Car il faut savoir que les catcheurs se partagent entre «gentils» et «méchants» et se créent toute une légende autour de leurs personnages. Et, parmi les filles, le look de Viviane la désigne naturellement comme «méchante». Peu à peu, elle va se résoudre à accepter son image pour être en harmonie avec sa nature profonde.

Rose a eu un enfant très jeune qu’elle a élevé seule. Un jour, elle a tué un type par accident et a été condamnée à cinq ans de prison. Une fois libérée, elle redécouvre son fils, placé dans une famille d’accueil : un fossé s’est creusé entre eux et elle prend conscience qu’elle va avoir beaucoup de mal à le reconquérir. Du coup, quand elle comprend qu’il est fan de catch, elle décide de monter une équipe de catcheuses pour se rapprocher de lui.

Et Richard, leur entraîneur ?

Richard «Cœur de Lion» est une ancienne gloire du catch. À la mort de sa femme, il a raccroché les collants et il est devenu l’homme à tout faire de la salle polyvalente où se déroulaient autrefois les combats de catch. Richard est désormais une sorte d’ermite un peu acariâtre, assez inspiré du personnage de Clint Eastwood dans Million Dollar

Baby. Seule Rose lui donne envie de remonter sur le ring pour entraîner nos caissières et lui permet de faire le deuil de sa femme.

C’est aussi un film assez féministe, où les femmes, même les moins chanceuses, peuvent s’en sortir...

C’est un film sur le «girl power» ! Les héroïnes viennent de générations différentes, et sont confrontées à des problématiques différentes, mais elles ont toutes la possibilité de changer leur vie. C’est donc un film «féministe» au sens le plus moderne du terme.

La résonance sociale ne prend jamais le pas sur la comédie.

J’ai fait confiance au choix des costumes et des décors pour ancrer le film dans un contexte social, sans pour autant aller dans une direction misérabiliste. D’ailleurs, si l’intrigue se déroule dans le nord, c’est parce que le catch y est prégnant. Du coup, la résonance sociale ne passe pas seulement par la narration, mais elle s’impose aussi visuellement – qu’il s’agisse des conditions de travail, des caisses du supermarché, des HLM où vivent les quatre héroïnes etc. Mais je tenais avant tout à raconter des trajectoires humaines. Car c’est vraiment un film sur la seconde chance. C’est pour cela que le parcours des personnages débouche sur le gala de catch et sur un univers fantasmagique de rêve et de strass au cœur même d’un environnement quotidien qui peut sembler banal et ennuyeux.

Comment s’est passé le casting ?

Pour un film choral, il était important que les comédiennes ne se ressemblent pas, d’autant plus que leurs personnages n’en sont pas au même point dans leur vie. D’où le choix d’actrices qui ont des personnalités très contrastées. Ce qui n’empêche pas, bien entendu, qu’on s’identifie à chacune d’entre elles. D’ailleurs, leur préparation au catch leur a permis de créer une vraie complicité : leur groupe existait avant même qu’elles n’arrivent sur le plateau.

Nathalie Baye est étonnante en déléguée syndicale qui n’a pas froid aux yeux.

Quand on a commencé à réfléchir au casting, on s’est dit qu’il s’agissait d’un type de personnage qu’elle n’avait jamais joué : Nathalie a un registre très large de rôles et pouvait

donc être tentée de nous dire oui. Après notre rencontre, je lui ai montré mon premier téléfilm et on a retravaillé son personnage et ses dialogues. Elle m’a d’ailleurs confié que si elle n’acceptait pas un rôle pareil aujourd’hui, elle n’aurait sans doute plus jamais une telle opportunité. J’étais ravi car je savais qu’elle serait totalement crédible en Colette.

Et les autres comédiennes ?

Marilou Berry a dit oui tout de suite. Ce qui lui plaisait, c’était de jouer une jeune maman de 30 ans, ce qu’elle n’avait jamais fait jusque-là. Et l’idée de s’entraîner au catch l’emballait.

J’avais surtout vu Audrey Fleurot dans Intouchables et dans la série Engrenages, où elle campe une avocate carriériste et froide. Pendant les essais, elle s’est révélée douée pour la comédie, en jouant un personnage plus haut en couleurs et plus outrancier, et elle a été une évidence immédiate.

Quant à Corinne Masiéro, je l’avais découverte dans Engrenages, où elle est extrêmement drôle en prostituée chti et dans Louise Wimmer, où elle incarne une femme vivant dans sa voiture. Elle a une incroyable palette de jeu et elle est d’une spontanéité totale.

Les seconds rôles sont magnifiques.

Je voulais qu’André Dussollier soit dans le film et il m’a donné son accord très rapidement. Il était comme un gamin sur le plateau : il tenait à apprendre des prises, à être des plus réactifs, et à se glisser dans la peau de son personnage !

De même, j’avais envie qu’Isabelle Nanty fasse partie du casting. Quand j’étais étudiant, j’étais allé sur le plateau de Tatïe Daniëlle et c’est l’un de mes premiers souvenirs de cinéma. Je lui ai donc proposé le rôle de la gérante du supermarché car je savais qu’elle apporterait un côté décalé au personnage.

Les comédiennes ont-elles exécuté la plupart de leurs cascades ?

Pour que le film soit réaliste, il fallait qu’elles réalisent un maximum de prises elles-mêmes et, d’ailleurs, elles en avaient envie. On s’est donc entouré d’Alain Figlarz et du catcheur Vincent Haquin : ils nous ont aidés à tester les capacités physiques des actrices et à donner une personnalité de catcheuse à chacune. Progressivement, elles



se sont entraînées dix heures par semaine sur le tatami, puis sur le ring pour éprouver la sensation d'une chute en conditions réelles. Il était crucial qu'elles apprennent à tomber pour savoir comment ne pas se faire mal. Pour des raisons de sécurité, elles avaient également des doublures, pour parer à l'éventualité d'une blessure et assurer la fluidité du montage. Mais au final, j'ai quasiment monté toutes leurs prises à elles et, pour la séquence du gala, j'ai privilégié les plans qu'elles ont elles-mêmes tournés.

Comment se sont-elles préparées à leurs « personnages » de super-héroïnes ?

Elles ont travaillé leurs entrées au gala – spectaculaires dans le catch – et elles se sont imaginé des personnages fantasmagiques, notamment grâce aux magnifiques costumes. Et se créer un personnage, c'est s'inventer une autre identité et donc une part de rêve.

La séquence du gala est hallucinante !

À la fin de la préparation avec les filles, on a effectué un filage dans une salle où je les ai filmées sur un ring. C'est ce qui m'a permis de story-boarder la scène du gala pour déterminer précisément quels plans spectaculaires nous allions tourner, comment régler la lumière et quels effets spéciaux réaliser. En effet, l'éclairage sur l'entrée des filles n'était pas du tout le même que pour le combat sur le ring. C'était d'une telle précision dans la mise en place et la chorégraphie des filles que j'ai eu l'impression de tourner un deuxième film.

Et ensuite ?

Une fois que les comédiennes étaient sur le ring, on a tourné les combats. On a commencé par une première passe en travelling circulaire à deux caméras, tandis que deux autres caméras mobiles filmaient des gros plans des filles, diffusés sur un écran géant. Cela m'a permis d'avoir beaucoup de rushes pour le montage. Il fallait en effet que ce soit spectaculaire et qu'on ait l'impression de passer de Roubaix à Las Vegas ! Pendant le tournage, je visionnais les rushes au combo pour savoir ce qu'on allait garder comme plans tournés à la grue et au Steadicam. Tout était minutieusement chorégraphié et calibré : la lumière, le travail des filles et la mise en scène. On ne pouvait absolument pas se permettre d'être dans l'improvisation. De même, au montage, on a passé beaucoup de temps pour trouver le rythme de la séquence de gala.



Quelles étaient vos intentions pour la musique ?

J'ai travaillé avec le compositeur Archibald, un garçon brillant et créatif : il était aussi doué pour composer des morceaux «à la manière de» – comme l'entrée de Calamity Jess sur une musique inspirée d'Ennio Morricone – que d'imaginer des musiques plus personnelles, à l'image du thème de Rose. Je me suis aussi servi de musiques existantes, un peu datées, qui évoquent l'époque de Richard Cœur de Lion. Par la suite, on les a modernisées pour «signer» l'entrée de chacune des catcheuses au gala. Par exemple, pour le thème de Wonder Colette, on a d'abord utilisé la musique originale de la série Wonder Woman. En revanche, pour l'entrée en scène de Colette, Archibald l'a remastérisée avec des sonorités contemporaines, un peu house et techno. Ce qui nous permet non seulement de donner plus d'éclat au gala, mais de créer une ellipse narrative et artistique et d'indiquer que le personnage a évolué.



ENTRETIEN AVEC **MARILOU BERRY**

Qu'avez-vous pensé du scénario ?

Ce qui m'a immédiatement plu, c'est le mélange des registres : cette comédie part d'une trame sociale assez réaliste pour aboutir à un fantasme particulièrement spectaculaire. Il y a là un côté comédie à l'anglaise, qui m'a rappelé Billy Elliot. Je crois que c'est toujours intéressant de partir d'une situation ancrée dans le réel, puis de la dépasser et de le faire évoluer.

Vous destiniez-vous d'emblée au personnage de Rose ?

Pas vraiment puisque la production m'a d'abord proposé le rôle de la «Bouchère de Béthune», décrite comme une armoire à glace, alors que je mesure 1m55 ! Comme j'avais trouvé le scénario formidable, j'ai contacté les producteurs pour leur faire part de mon enthousiasme et leur dire que je souhaitais rencontrer le metteur en scène car je me voyais davantage dans le rôle de Rose. Avec Jean-Marc Rudnicki, on a beaucoup échangé, on s'est plu, et il m'a rappelée pour me dire que c'était d'accord pour Rose.

Qu'est-ce qui vous a touchée chez le personnage ?

C'est la première fois que je joue un rôle de maman. J'ai été extrêmement touchée par la part d'ombre de Rose : elle a tué un homme sans le vouloir, puis elle a passé cinq ans en prison. Après cette rude épreuve, elle veut récupérer son enfant et commencer à se reconstruire. Je la trouve très émouvante et combative : elle va de l'avant et parvient à décrocher un job de caissière dans un supermarché, où elle rencontre des nanas formidables qui vont l'aider à reprendre pied avec la réalité.

Ces copines se retrouvent autour du catch, ce qui vous a obligée à vous entraîner...

Bien sûr, et j'adore les rôles qui nécessitent une préparation particulière, qu'il s'agisse de chant lyrique ou de catch. C'est une manière d'aborder son personnage que je trouve très intéressante. On a répété ensemble en amont et on a partagé de très bons moments.

Comment avez-vous vécu l'entraînement au catch et le tournage des scènes de combat ?

C'était très intense ! Je faisais énormément de sport et on avait trois séances par semaine pour mettre au point les scènes de catch. De mon côté, je m'entraînais pour ne pas me faire trop mal. On a travaillé avec un coach exceptionnel, Vincent Haquin, catcheur professionnel qui est aussi cascadeur. Il nous a tout appris, et il était extrêmement fier parce qu'on est parties de zéro et qu'on est allées assez loin ! Je n'avais jamais connu de sensations aussi intenses. Quand on a tourné la scène de catch, c'était quasiment les conditions réelles d'un direct : nous étions sur le ring, entourées de caméras, tandis que le match était retransmis simultanément sur un écran géant. À ce moment-là, je n'avais plus le sentiment de jouer dans un film, mais de livrer un vrai combat de catch : je m'opposais à deux Mexicaines qui sont de vraies stars du catch et c'était formidable d'affronter des professionnelles, même si, la première fois, j'ai failli vomir car elles m'ont plaquée au sol et que je me suis retrouvée avec 120 kg sur moi !

Connaissez-vous déjà cet univers ?

Un peu, grâce à Philippe Chéreau et Christophe Agus, qui assurent les commentaires des matchs sur AB1 et RTL, et qu'on aperçoit d'ailleurs dans le film. Ils apportent au



catch un second degré à hurler de rire. Il faut savoir qu'aux États-Unis, tout est scénarisé et qu'il y a de longs moments sur le ring où les catcheurs dialoguent. Eux, en revanche, apportent une dimension humoristique et décalée que j'adore.

Le challenge sportif constitue-t-il une sorte de rédemption pour Rose ?

Sans doute. Elle a besoin de se reconstruire et de reprendre confiance en elle. Elle cherche à se prouver qu'elle peut relever des défis et se racheter. Le seul moyen d'y parvenir, c'est d'assumer sa vie et de reconquérir l'amour de son gamin. C'est donc une forme de rédemption.

La complicité entre les quatre héroïnes est palpable...

En général, ce qui est difficile à jouer en début de tournage, c'est de faire semblant qu'on est amis avec ses partenaires, alors qu'on s'est rencontrés deux jours plus tôt et qu'on ne se connaît pas du tout ! Et en France, on ne se rencontre quasiment jamais avant le début du tournage. Avec *Les Reines du ring*, ce qui était génial, c'est qu'on a passé près de trois mois à se voir trois fois par semaine, à développer une vraie complicité et à échanger des vannes. On a pu nouer entre nous la relation que nos personnages ont dans le film.

Comment pourriez-vous qualifier la direction d'acteurs de Jean-Marc Rudnicki ?

Il est d'une grande précision et, d'ailleurs, il avait son découpage avec lui en permanence. Et pourtant, c'est un premier film et c'était un tournage très difficile ! Ne serait-ce que le découpage du combat de catch final qui était hallucinant. C'est donc un bon « chef d'orchestre » qui reste très ouvert aux propositions de ses comédiens.

Vous êtes-vous documentée pour vous préparer au rôle ?

Comme mon personnage est censé découvrir le catch, je n'ai pas eu besoin de faire beaucoup de recherches, d'autant que notre coach nous a expliqué l'essentiel. En revanche, je voulais que mon personnage soit assez sec car Rose a passé cinq ans en prison, à ne pas vivre, à très peu manger, et à ne pas avoir de plaisir. Du coup, je me suis pas mal renseignée sur le milieu carcéral et sur le rythme de vie des détenus.

J'ai discuté avec des gardiens de prison, et j'ai même voulu passer une nuit en prison, mais on me l'a fortement déconseillé.

Que retiendrez-vous de ce tournage ?

En dehors de la formidable complicité entre les comédiennes, une grande frayeur ! Car pendant les répétitions de la scène finale, je me suis fait une entorse des cervicales, et on a toutes eu très peur puisque nous étions à quinze jours du tournage ... Heureusement, on était très bien encadrées et un kiné était présent à toutes nos répétitions.





ENTRETIEN AVEC **NATHALIE BAYE**

Comment avez-vous réagi en lisant le scénario ?

Il m'a fait penser aux comédies anglaises et sociales que j'aime. Et j'ai été touchée par la description du milieu modeste des caissières : bien qu'elles n'aient pas une vie très drôle, elles se lancent un défi qui va les rassembler et les rendre heureuses. Cette histoire était pleine d'émotion, mais avait aussi un côté très ludique qui m'a plu.

Qu'est-ce qui vous a touchée chez votre personnage ?

C'est une courageuse et une consciencieuse et, dans le même temps, sa vie n'est pas simple : elle s'investit dans son boulot, elle est déléguée syndicale, elle s'occupe des filles, elle met du cœur à l'ouvrage, et elle est pleine d'énergie et de bonne volonté. Elle est mariée à un homme qui n'est vraiment pas le mari idéal, et elle partage son temps entre un travail qui l'accapare beaucoup et une vie personnelle douloureuse. Grâce à l'expérience du catch et aux liens d'amitié qui se nouent entre les filles, mon personnage va trouver le courage de faire bouger des lignes dans sa vie. Au début du film, elle se présente comme une femme qui pourrait se laisser aller à une certaine mélancolie, mais finalement elle se révèle être une battante.

Vous avez découvert tout un univers...

Il est clair que je n'étais pas une grande connaisseuse de catch avant de me lancer dans cette aventure ! Un jour, après trois mois d'entraînement – au rythme de 12 heures par semaine –, la production a décidé de nous emmener voir un match. C'était très émouvant : toutes les générations étaient réunies, parents, enfants, grands-





parents. C'était très spectaculaire aussi car tous les enfants y croyaient, en soutenant les «gentils» et en hurlant après les «méchants». Les athlètes portaient de magnifiques costumes confectionnés par leurs femmes. Bref, l'ambiance est très familiale et n'a pas du tout le côté formaté du catch américain.

Comment s'est passé l'entraînement pour vous ?

On ne peut pas dire que je sois sportive, mais comme j'ai commencé ma carrière par la danse, j'ai toujours continué à faire de la gym, même si ce n'est pas franchement par goût : j'en ai besoin pour mon métier, sans que pour autant cela soit obsessionnel. Autant dire que m'entraîner au catch, c'était un peu de la science-fiction ! On a travaillé avec Vincent Haquin, un type extraordinaire qui nous a accompagnées, aidées, et encouragées. On lui doit énormément ! L'entraînement a débuté avec des cours intensifs de gym, puis on a appris à tomber – en se faisant des bleus sur tout le corps –, et on a ensuite travaillé les prises et les chorégraphies. Vincent a organisé cette progression et s'est montré extrêmement professionnel. Pendant les premières séances, on était complètement cassées, mais par la suite, on est devenues accro à ce sport.

Cette phase de préparation s'est déroulée en amont du tournage, ce qui vous a permis de rencontrer les autres comédiennes...

C'était une étape très importante car cela nous a effectivement permis de nous connaître, de nous rapprocher et de former une équipe avant d'entamer le tournage. Du coup, nous avons noué une réelle complicité. Pendant ces semaines de préparation, nous avons mieux cerné l'atmosphère du film, ce qui nous a beaucoup aidées à entrer dans la peau de nos personnages. Et puis, j'ai aussi découvert Jean-Marc Rudnicki avant qu'on se retrouve sur le plateau : il est d'une grande intelligence et a un sens des dialogues très ciselés. C'est assez incroyable pour un premier film !

Peut-on dire que l'esprit du «girl power» souffle sur le film ?

C'est un très bon esprit en tout cas ! Ces filles sont des courageuses qui se défendent : elles sont entre elles, elles se secouent et restent toutes solidaires les unes des autres. Ce sont des filles attachantes, tout en étant très différentes. Elles sont toutes caissières, et c'est un métier très rude : elles travaillent près des rayons de congélation où l'on est frigorifié du matin au soir, elles sont obligées de porter des accessoires qui bipent, ou encore de se trimballer des packs d'eau ou de lessive. C'est un travail difficile, et tout d'un coup, le fait de se lancer dans une nouvelle aventure va changer leur vie.

Qu'avez-vous pensé de vos partenaires ?

On s'est toutes bien entendues. J'ai découvert Corinne Masiéro, qui est très sympa et qui m'a même invitée chez elle, dans le nord de la France. Marilou Berry est une jeune fille courageuse et entière que je connaissais puisqu'on a tourné ensemble dans *Cliente*, de Josiane Balasko, quand elle était gamine. J'ai beaucoup de tendresse pour elle. Je n'avais jamais rencontré Audrey Fleurot et je l'ai découverte dans *Intouchables* : on sent vite que c'est une comédienne qui a le feu sacré. Quant à André Dussollier, nous étions ensemble au Conservatoire et on était heureux d'être enfin réunis dans un film ! De mon côté, je n'ai pas cherché à jouer l'aînée qui a tourné 90 films. Car, quand je commence un tournage, c'est comme si je repartais à zéro : j'ai envie de plonger dans un univers, et ce qui m'excite, c'est d'être disponible pour ce que je fais.

Comment Jean-Marc Rudnicki dirige-t-il ses comédiens ?

Il sait ce qu'il ne veut pas. Pour un premier film, il s'en sort très bien car c'était un tournage très lourd. Par ailleurs, il est profondément bienveillant : il était constamment dans les temps, sans jamais prendre de retard, et particulièrement professionnel. Et ce qui est très agréable chez lui, c'est qu'il est à l'écoute des autres et qu'il n'a pas d'orgueil mal placé.



ENTRETIEN AVEC **ANDRÉ DUSSOLIER**

Qu'est-ce qui vous a plu ou amusé dans le scénario ?

La comédie, d'abord, parce que je n'ai pas toujours l'occasion d'y retourner. D'autant plus qu'il s'agissait d'une intrigue cocasse inspirée d'une réalité sociale, suscitant constamment le sourire grâce à des situations comiques très efficaces. Ensuite, un rôle inattendu, comme celui de Richard, qu'on n'a pas l'habitude de me confier car je n'ai pas l'air d'un vieux catcheur ! D'ailleurs, j'aime bien me balader d'un registre à l'autre, et passer de Staline à un ex-catcheur ! Et surtout, cette histoire était écrite par quelqu'un qui connaissait cet univers et qui venait lui-même du Nord, où le catch est un sport populaire.

Comment Jean-Marc Rudnicki a-t-il eu l'idée de vous proposer le rôle ?

Il m'a dit qu'il a pensé à moi en me voyant dans Une exécution ordinaire, où j'incarne Staline, et le spectacle Les athlètes dans leur tête, où je jouais les états d'âme de sportifs comme on ne les entend jamais. Le rôle qu'il me proposait me plaisait bien puisqu'il alliait ces deux approches : la composition d'un personnage nouveau et l'exploration d'un domaine que j'aime bien, le sport. Cela a donc facilité le contact entre nous. Après avoir lu le scénario, je lui ai dit comment je percevais le personnage et on a rapidement constaté qu'on était sur la même longueur d'ondes. J'aime bien la comédie qui repose sur la vérité des personnages, à l'anglo-saxonne : je préfère que les gens soient touchés par une attitude que par un mot d'auteur. Du coup, le rire ne surgit pas forcément là où on l'attend. On s'est bien entendus sur cette ambition et sur cet objectif.

Qui est Richard «Cœur de Lion» ?

C'est un sportif qui a sa carrière derrière lui et, à la mort de sa femme, il s'est rangé. Il est donc dans l'inaction : c'est difficile d'avoir vécu dans l'effervescence des ambiances

de catch, et puis de tomber dans une forme d'anonymat, comme peuvent le vivre les anciens sportifs. Il balaie désormais le gymnase réservé aux cours de danse : c'était une situation qui définit bien l'état de veille où il se trouve. Tout à coup, les filles qui viennent le chercher pour les entraîner le réveillent de sa torpeur, comme s'il émergeait d'un profond sommeil. Et cela lui donne aussi une forme d'ascendant sur elles. On peut même dire qu'il renait de lui-même.

Vous êtes-vous inspiré du personnage de Clint Eastwood dans Million Dollar Baby ?

Oui, un peu, même si Eastwood, dans son film, est un entraîneur encore en activité. Mais tout comme il incarnait un dur qui maltraite Hilary Swank, Richard ne ménage pas les filles qui n'ont aucun crédit auprès de lui : elles s'intéressent à un univers – le sien – auquel elles ne connaissent rien. C'est son côté Pygmalion : il considère qu'il n'a plus à prendre de gants au stade où il en est. Cela instaure donc un rapport de brutalité – et de décalage – entre lui et les filles, qui s'avère cocasse.

Avez-vous cherché à vous immerger dans l'univers du catch ?

Pas trop, même si j'ai regardé des retransmissions de spectacles de catch à la télé pour acquérir quelques réflexes. Et j'ai ainsi appris que les catcheurs professionnels américains, pour éviter de se blesser ou de se fatiguer, mettent autant de temps à scénariser leur entrée et à invectiver le public et l'adversaire qu'à combattre. C'est donc un vrai show qui commence par l'exposition verbale avant de se poursuivre par l'agression physique. Et il faut être très fort pour apprendre à ne pas se faire mal : c'est un exercice physique très impressionnant. D'ailleurs, on le voyait chez les catcheuses mexicaines : malgré leur poids de chair et de muscles, elles étaient d'une souplesse hallucinante quand elles s'affaiaient ou sautaient de la troisième corde sur le ring.



Comment vous êtes-vous préparé physiquement ?

J'avais deux choses à faire : une descente de coude et la prise où les filles me sautent dessus. Ce n'était rien à côté de ce que mes quatre camarades devaient accomplir ! Elles se sont entraînées avec un vrai catcheur, très disponible, et j'ai beaucoup d'admiration pour ce qu'elles ont réussi à faire.

Ce n'était pas trop difficile d'exister à côté de cette bande de filles très soudées ?

Comme j'étais aidé par ce personnage qui leur ferme leur claquet, je me sentais très fort ! Ce Richard a la voix un peu tonitruante, et chaque fois qu'il peut les mettre au pied du mur, il ne s'en prive pas. Mais il se dégage une vraie complicité entre tous et le plaisir du jeu nous a vite réunis. Du coup, je ne me suis pas du tout senti en minorité.

Vous avez pris du plaisir à tourner avec ces quatre comédiennes ?

Oui, d'autant que j'aime le mélange des générations et j'étais heureux de voir que les différences s'effaçaient : cet univers qu'on découvrait tous nous a réunis. Et j'étais particulièrement heureux de tourner avec Nathalie Baye : nous étions ensemble au Conservatoire, mais on n'avait jamais eu l'occasion de tourner ensemble. Je me souviens qu'on regardait pas mal de scènes de comédies américaines tous les deux, et c'était formidable de se retrouver, justement, dans une comédie d'une belle vivacité.

Comment Jean-Marc Rudnicki dirige-t-il ses comédiens ?

Avec beaucoup de simplicité et de fluidité. Il était très précis sur ce qu'il voulait, tout en dégageant quelque chose d'enfantin que j'aime beaucoup. Surtout, il n'y a jamais eu de malentendu entre ce que je lui proposais et ce qu'il attendait de moi : il avait envie que je le surprenne, et j'espère y être parvenu !





ENTRETIEN AVEC AUDREY FLEUROT

Comment avez-vous réagi en lisant le scénario ?

Ce qui m'a immédiatement plu, c'est le côté «Full Monty» à la française que Jean-Marc Rudnicki a abordé avec subtilité. C'est une tonalité qui permet de parler des problématiques contemporaines, sans tomber dans le pathos. Il a trouvé un équilibre très juste entre la comédie et la réalité sociale. Par ailleurs, j'ai été emballée par la dimension extrêmement physique de l'histoire. Je dois dire que je suis assez sportive et que j'aime bien apprendre et m'exercer dans de nouvelles disciplines pour les besoins d'un film. La perspective de m'entraîner au catch m'a mise en joie ! En plus, le scénario m'a fait beaucoup rire, et j'étais assez enthousiaste car c'est la première fois qu'on me propose un vrai rôle dans une comédie. Bien entendu, au-delà du scénario, la rencontre avec Jean-Marc Rudnicki a été décisive.

Qu'est-ce qui vous a plu chez votre personnage ?

D'une certaine manière, j'avais l'impression de connaître cette fille, même si nous sommes assez différentes. Je la trouvais touchante dans son côté excessif et je voulais que son style soit exubérant et coloré. Au premier regard, elle peut sembler agressive, sûre d'elle et un peu rentre-dedans, mais au fond elle est assez fragile et suscite l'empathie. C'est une fille qui a grandi dans un milieu un peu difficile et qui s'est construit une carapace, mais quand on gratte un peu, on se rend vite compte que tout s'effondre.

Pourriez-vous la décrire ?

Je pense que c'était une jeune fille plutôt ingrate à l'adolescence, mais qui s'est transformée peu à peu, comme la chenille devient papillon. Je pense qu'elle a grandi dans une famille nombreuse, où elle n'a pas eu une enfance très épanouissante et où elle a dû jouer des coudes pour trouver sa place. Elle a donc une revanche à prendre, ce qui engendre une forme de dureté chez elle. Elle n'a pas non plus fait des études brillantes et c'est pour cela qu'elle se crée un personnage. Elle «construit» son costume tous les matins, une sorte de bouclier qui masque sa part de sensibilité. Elle s'est tellement blindée qu'elle ne se rend même plus compte de choses évidentes.

L'univers du catch vous était-il familier ?

Bien sûr ! Je me suis surprise, plus d'une fois, à regarder des combats de catch à la télé. Je connaissais le catch américain, très scénarisé, et j'avais aussi une image du catch français avec des types imposants et des figures moins acrobatiques. C'est surtout le côté Grand-Guignol et spectaculaire qui m'a toujours amusée. Car il faut à la fois posséder une vraie technicité et une solide condition physique, tout en étant dans la sphère du spectacle.

Comment vous êtes-vous entraînée aux scènes de combat ?

Il faut apprendre à tomber sans se faire mal et à simuler des coups. J'ai adoré la phase d'entraînement et je me suis donnée à fond ! Je peux me passionner pour n'importe quoi lorsque je suis bien coachée, et on a eu la chance d'avoir de formidables coaches. Du coup, je n'avais pas du tout envie d'être doublée. D'ailleurs, le plus frustrant, c'est d'avoir mis au point des chorégraphies de quatre minutes et de n'en retrouver que quelques secondes à l'écran.

Peut-on dire que le film met le «girl power» à l'honneur ?

Absolument ! Car les héroïnes ne sont pas des «chiennes de garde», mais des filles qui se prennent en main et qui sont habituées à ne compter que sur elles-mêmes. D'ailleurs, la solidarité féminine qui les unit est très attachante.

Comment Jean-Marc Rudnicki aborde-t-il la direction d'acteurs ?

Jean-Marc est un metteur en scène qui aime se laisser surprendre par les propositions qu'on lui fait, tout en sachant parfaitement où il va. Il nous donne une certaine liberté, sans pour autant nous lâcher dans la nature car il a un vrai point de vue. Si rien n'est balisé, et qu'il n'y a aucune limite, on peut rapidement se disperser. Avec Jean-Marc, un vrai va-et-vient s'instaure entre lui et nous pour trouver la meilleure façon de tourner la scène.



ENTRETIEN AVEC CORINNE MASIERO

Qu'est-ce qui vous a amusée dans le scénario ?

En fait, je ne lis pas les scénarios ! Je commence toujours par rencontrer le réalisateur, et à ce moment-là, je vois si le contact passe bien ou pas. Quand j'ai vu Jean-Marc pour la première fois, j'ai tout de suite eu un bon feeling. C'est un type adorable, originaire du Nord – ce qui nous faisait un point commun –, et il comprenait mon patois ! J'ai senti qu'il avait une vraie envie de réaliser ce film, et que c'était comme une urgence et une évidence pour lui. Il m'a parlé de son histoire, et du catch, et j'ai été très vite emballée. De mon côté, j'avais déjà pratiqué le catch en performance, et je me suis dit qu'on allait bien se marrer sur le tournage !

Comment Jean-Marc Rudnicki vous a-t-il décrit le personnage ?

Quand il me l'a présenté, je lui ai immédiatement demandé si je pouvais l'appeler Kill Biloute car c'est mon ancien nom de catcheuse ! Ce qui m'a surtout plu, c'est l'histoire de cette Bouchère qui va se dépasser, pas pour elle, mais pour quelqu'un d'autre pour qui elle a de l'affection et de l'amitié : elle veut sincèrement aider sa copine Rose à récupérer son gosse, et elle la soutient à sa manière. Sous ses apparences de gothique assez rustre, elle laisse affleurer un peu de douceur avec beaucoup de maladresse. Elle est décalée et très différente des autres, mais ses faiblesses la rendent attachante. J'ai beaucoup aimé jouer ce personnage à la fois brusque, nature et tendre.

Et qui est-elle sur le ring ?

En fait, dans les combats de catch, on désigne le « gentil », qui a le soutien du public et dont on souhaite qu'il gagne la rencontre. Mais le « gentil » peut aussi devenir le

« méchant » si le public a plus de sympathie pour son adversaire. Kill Biloute a très envie d'incarner la « gentille » car elle ne supporte plus qu'on lui colle l'étiquette de la « méchante ». Au fond, je crois que le film parle aussi de la nécessité d'accepter ce qu'on est et d'en faire quelque chose de positif.

Vous sentiez-vous une proximité avec le personnage, ne serait-ce qu'en raison de ses origines nordistes ?

Bien sûr ! Quand j'étais petite, je me rappelle que chez nous la fête traditionnelle des « Ducasses » représentait un événement important : les familles venaient de partout, on mangeait tous ensemble comme dans un mariage, et on allait danser au bal. Et le catch faisait partie de cet univers-là. D'ailleurs, on n'allait pas à l'école pendant les Ducasses. Du coup, dans mes souvenirs d'enfance, le catch était déjà bien présent, mais c'était un catch à la française, avec des prises typiques. Je me souviens aussi de deux nanas formidables, parmi les catcheurs, qui jouent dans le film. C'est drôle de penser que je les ai connues quand j'étais môme...

Vous formez une bande de filles très soudées. Comment les liens se sont-ils noués entre vous toutes ?

On a eu la grande chance de répéter trois mois avant le tournage. Et quand on se prépare, et qu'on s'entraîne, c'est ensemble que ça se passe ! On ne peut pas répéter des chorégraphies ou des cascades seule dans son coin. Dans ces moments-là, on se sent ridicule et on montre ses faiblesses et son humanité aux autres. On a commencé à se marrer dès le premier jour : il n'y a jamais eu le moindre problème entre nous et c'était un ping-pong permanent. Chacune avait sa propre manière de jouer et de bosser,



et on a réussi à créer une harmonie formidable. Nous étions toutes très tolérantes les unes envers les autres. C'est aussi grâce au talent de Jean-Marc Rudnicki, qui avait bien deviné que nos personnalités fonctionneraient ensemble.

Comment s'est passé l'entraînement au catch ?

J'avais déjà pratiqué le catch, mais jamais avec des saltos arrière. Et les chorégraphes imposaient des prises difficiles. Au début, je n'étais pas du tout certaine d'y arriver : quand les cascadeurs nous ont montré la complexité des enchaînements, je leur ai dit que j'allais rentrer chez moi ! Par contre, Audrey Fleurot et Marilou Berry se sont lancées sans problème, et Nathalie Baye, qui avait déjà fait de la danse, n'était pas très angoissée. Mais moi, j'étais morte de peur ! Finalement, la chorégraphie a été adaptée à chacune d'entre nous. Et surtout, on se sentait très en sécurité, car les entraîneurs étaient constamment présents et vigilants, sans jamais nous forcer à aller au-delà de nos capacités. Ils ont su nous donner confiance et nous faire progresser pas à pas.

Comment Jean-Marc dirige-t-il ses comédiens ?

Il est très à l'écoute de la singularité de chacun, et il faut dire qu'on a tous une manière personnelle d'improviser ou, au contraire, de suivre précisément le texte. En même temps, il garde un cadre, il sait où il veut aller, et plus encore où il ne veut pas aller : il est très prévoyant, et ne panique jamais, ni ne s'énerve jamais. Il ne dit pas non, mais quand il a une idée en tête, il insiste gentiment et nous demande d'essayer autre chose. Il explique ses attentes de façon imagée ou par la gestuelle. Et il réussit aussi à utiliser notre personnalité avec laquelle il improvise. Au fond, il est très malin car il parvient à composer avec les egos de chacun, en donnant l'illusion aux acteurs que ce sont eux qui ont eu des idées originales !





ENTRETIEN AVEC ISABELLE NANTY

Qu'est-ce qui vous a plu dans le scénario ?

J'ai aimé la dimension sociale de cette comédie à l'anglo-saxonne qui ne se déroule ni à Paris, ni dans la classe moyenne, mais plutôt chez des gens pour qui l'engagement dans une équipe de catch est primordial. Car, pour eux, le fait d'être soudés peut faire la différence. Et cette histoire, où il est question de fraternité et de solidarité, met en scène des situations très drôles qui apportent même une forme de poésie. J'ai aussi apprécié le fait que les personnages des quatre filles soient extrêmement bien construits et développent leur propre univers et leur propre histoire. Jean-Marc est un excellent dialoguiste et il a un bel imaginaire, teinté d'absurde et d'humour «nonsense» à l'anglaise.

Vous avez également été émue ?

Oui, car le thème sous-jacent du film est grave : la protagoniste veut récupérer son enfant et comprend qu'il va lui falloir se battre pour le reconquérir. En effet, son fils doit avant tout sentir qu'il pourra être heureux et entouré, et qu'il sera en sécurité dans son nouvel environnement. C'est un thème qui me touche beaucoup, et j'ai trouvé que c'était une idée originale de former une équipe de catch pour permettre à la mère de retisser un lien avec son enfant.

Comment pourriez-vous décrire Sandrine que vous incarnez dans le film ?

Ce n'est pas un personnage très sympathique : c'est le genre de femme qui occupe d'abord une fonction, et qui est habillée et coiffée comme le lui dicte sa fonction – autrement dit, elle ressemble à la mission qu'on lui a confiée : diriger un supermarché. On ne peut pas dire qu'elle déborde d'humanité, même si elle prétend vouloir faire du «développement durable humain» ! Un vrai patron concerné par le sort de ses employés s'intéresserait à eux de près, en les soutenant vraiment. Sandrine est un peu limitée : elle passe son temps à gueuler, et elle a un côté maîtresse d'école car elle veut qu'il y ait de l'ordre avant tout. Je crois qu'on a tous la possibilité de donner la dimension qu'on

souhaite à la fonction qu'on occupe – et elle a décidé de la limiter. On sent donc une femme seule, un peu aigrie, et très, très grosse ! Mais j'ai quand même eu du plaisir à l'interpréter.

Comment s'est passé votre collaboration avec les autres comédiennes ?

J'ai été très émue par Marilou Berry qui, malgré son jeune âge, a déjà beaucoup d'expérience et de vécu. Audrey Fleurot fait une vraie performance : à chaque instant, elle pourrait verser dans le cabotinage et l'outrance, mais on sent la faille chez elle. Elle a vraiment du charisme. J'ai été très touchée de tourner avec Nathalie Baye qui a beaucoup inspiré plusieurs comédiennes françaises, et même des femmes politiques : elle a une intonation, un débit et une manière de parler un peu perchée, que je trouve très modernes. Elle a une honnêteté et une implication dans ce qu'elle fait qui sont exemplaires. Elle est aussi «patronne», dans le sens où elle vous invite à la rejoindre sur son terrain de jeu, sans imposer de rapport de hiérarchie. C'est une belle personne et une grande actrice. Quant à Corinne Masiéro, elle «signe» les personnages qu'elle est amenée à jouer et elle imagine toujours plus que ce qu'on lui propose. Elle est elle-même un «personnage» et elle fait de ses personnages des «personnages».

Et André Dussollier ?

Il est formidable, alors que je ne l'aurais jamais imaginé dans un rôle pareil ! Quand on découvre cet ébouriffé avec ses pulls improbables, on y croit totalement ! Il y a soudain une gravité qui émane de lui quand il est face à Marilou, et une vérité qui transperce, comme on voit rarement au cinéma, car il va chercher l'autre tout au fond.

Parlez-moi de la direction d'acteur de Jean-Marc Rudnicki.

On a organisé des séances de travail en amont du tournage, et c'est là que tout s'est joué car on a pu régler les questions de rythme. Comme il est drôle et tendre, il déplaçait seulement le curseur de son amusement et de sa tendresse, en nous demandant plus ou moins d'humanité, de rapidité, et de temps de regard des uns sur les autres.



LISTE ARTISTIQUE

Rose ★ **Marilou BERRY**

Colette ★ **Nathalie BAYE**

Richard ★ **André DUSSOLLIER**

Jessica ★ **Audrey FLEUROT**

Viviane ★ **Corinne MASIERO**

Sandrine Pédrone ★ **Isabelle NANTY**



LISTE TECHNIQUE

Réalisateur ★ Jean-Marc RUDNICKI

Scénario ★ Manon DILLYS Hélène LE GAL et Marie PAULENKO

Adaptation et dialogues ★ Clément MICHEL et Jean-Marc RUDNICKI

D'après une idée originale de Hélène LE GAL

Producteurs ★ Fabrice GOLDSTEIN, Antoine REIN, Thomas LANGMANN

Producteurs associés ★ Antoine GANDAUBERT, Emmanuel MONTAMAT, Michaël J. LUISI

Une coproduction ★ KARE PRODUCTIONS LA PETITE REINE ORANGE STUDIO M6 FILMS CN2 PRODUCTIONS

En association avec ★ UWE STUDIOS

Avec la participation de CANAL +, CINE +, M6, W9

1^{er} assistant réalisateur ★ Frédéric DROUHLHAT

Scripte ★ Sandrine BOURGOIN

Directrice de production ★ Marianne GERMAIN

Régisseur général ★ Vincent PIANT (A.F.R.)

Casting ★ Gigi AKOKA

Directeur de la photographie ★ Antoine MONOD (A.F.C.)

Chef opérateur son ★ Guillaume LE BRAZ

Décors ★ Jean-Marc TRAN TAN BA (A.D.C.)

Costumes ★ Marie-Laure LASSON et Claire LACAZE

Monteur image ★ Antoine VAREILLE

Monteur son ★ Germain BOULAY

Mixeur ★ François Joseph HORS

Musique originale ★ ARCHIBALD

Directeur de post-production ★ Stanislas de LESQUEN

— LA PETITE —
REINE